

Les Jeudis de l'APSYFA, Thème 2016 : La relation d'emprise Saison II : "Ne nous lâches pas"

Présentation le 12 février 2016 par Ekaterina LEGOURSKA, psychologue clinicienne, psychothérapeute, membre de l'APSYFA

"L'emprise de la honte ou les ravages de l'inceste"

Introduction

Le thème de l'emprise est très vaste et riche en réflexions. Il comprend plusieurs aspects et problématiques.

La littérature et le 7^{ème} art décrivent de façon très fine la complexité des relations humaines, intriquées dans celles de l'emprise. Le film *50 nuances de Gray* révèle quelque chose de l'art de la manipulation qui crée la fascination et la dépendance envers l'autre dans le couple. D'autres longs métrages cinématographiques comme, *L'emprise*, *Te doy mis ojos* (*Je te donne mes yeux*), donnent à voir cette relation d'emprise à travers la peur et la dépendance chez des femmes maltraitées et violentées par leur mari. *Black Swan* et *Animal Kingdom* dévoilent une mère qui, sans le vouloir consciemment, amène ses enfants vers la destruction et voire même vers la mort.

Tale of tales, un film fantastique de Matteo Garrone, (sorti en 2015) est basé sur quelques contes italiens du XVII^{ème} siècle, fut aussi un grand succès. Il raconte en parallèle trois histoires distinctes. L'une est centrée autour du désir d'enfant, au prix du sacrifice de son mari et de l'impossibilité de cette reine-mère de se séparer de son fils. La deuxième est en lien avec la difficulté de séparation du père-roi avec sa fille et la troisième est centrée sur la relation fusionnelle entre deux sœurs. Ce réalisateur montre lui-aussi que ces type de relations sont néfastes et que la séparation, nécessaire pourtant, afin de pouvoir s'individuer, est violente.

La saga *Star Wars* (*La guerre des étoiles*) traite ce sujet de façon très complexe et subtil, l'inscrivant dans l'inter- et trans-générationnel. Le jeune Jedi Luc Skywalker avait refusé de basculer "du côté obscur de la force", de la toute puissance du pouvoir inconditionnel, s'opposant ainsi à son propre père, le Dark Vador. A la génération suivante, le fils de sa sœur jumelle, décide de reprendre les traces de ce grand-père dénigré. Tirillé entre l'appartenance à sa famille et le dévouement à son maître et surtout à son grand-père, il décide de rendre hommage à ce-dernier. Cette saga parle beaucoup de la maîtrise, de la manipulation

et de la dichotomie entre le noir et la lumière, le pouvoir extrême et la toute-puissance qui pourrait attirer les êtres de son côté. Elle parle aussi de l'équilibre des forces, mais aussi de la façon dont on se situe dans sa généalogie.

La liste des exemples des ouvrages, des films, des séries et des cas cliniques qui soulèvent cette problématique de l'emprise, semble infinie et pour cause. L'emprise marque notre quotidien à différents niveaux et, comme nous l'avons déjà vu lors des soirées de l'APSYFA, nous pouvons la retrouver dans la relation du couple et de la famille en général, mais aussi dans les différentes institutions, les entreprises et de façon plus extrême : dans les états totalitaires, les sectes, la mafia et les organisations terroristes.

Pour cet exposé, j'ai décidé de présenter le roman *"Rien ne s'oppose à la nuit"*, de Delphine de Vigan. A travers ce livre, je vais essayer d'aborder la question d'emprise et voir aussi quelles sont ses conséquences dans une famille où secrets, traumatismes, suicides, inceste et folie sont entremêlés.

Delphine de Vigan essaya de retracer la vie de sa mère, décédée à l'âge de 61 ans, en menant une véritable démarche ethnographique auprès de sa famille. Elle questionna la fratrie de sa mère, une tante de côté paternel et sa propre sœur, (Manon). Elle fit des recherches approfondies dans les archives familiales et des médias (films, cassettes et émissions), tout en se posant énormément de questions et en essayant de prendre du recul par rapport à ses propres affects. La jeune femme n'hésita pas à décrire ses doutes, interroger l'utilité de cette démarche et le risque de ses découvertes. Consciente des conséquences et des probabilités de mettre sa famille à son dos, comme c'est souvent le cas lorsqu'on entreprend un tel travail, elle avait malgré tout le besoin d'écrire sur sa mère et de continuer les investigations. Cela se révéla plus important que tout et elle finit par mener son ouvrage à terme. Son roman fut publié en 2011 et il fut récompensé par trois prix : Grand Prix des lycéens, Prix du roman Fnac et Prix France Télévision.

Histoire familiale

Les grands-parents maternels de Delphine de Vigan, (Liane et Georges), se marièrent en 1943, avant la fin de la seconde guerre mondiale. Liane venait d'une famille catholique et d'une fratrie nombreuse. Deux de ses frères décédèrent jeunes, à l'âge de 20 ans, à un an d'intervalle, l'un des blessures de la guerre d'Indochine, l'autre d'une pneumonie. Liane, tout comme l'une de ses sœurs, (Barbara), fonda une grande famille. Elle rencontra son mari grâce

à Barbara et cette dernière rencontra son second époux, grâce à Georges, deux hommes de forte personnalité et qui avaient besoin d'être le centre de l'attention. *"Les deux femmes revendiquaient la dévotion sans limite à leur mari"* (D. DE VIGAN, *Rien ne s'oppose à la nuit*, p.259). Après la mort de son premier mari avec lequel Barbara était divorcée depuis longtemps, elle fit une décompensation et avait sombré dans la pathologie mentale. Plus tard, en 1979, elle écrivit avec Claude (son second mari), le livre *"La folie à deux"*, dans lequel ils décrivent "leur combat avec la maladie et leur réussite".

Certaines des sœurs de Liane étaient victimes d'abus sexuels de la part de leur père durant leur adolescence, mais Delphine de Vigan ne fournit pas plus de détails à ce sujet et cela n'est point relaté dans le livre de Barbara et Claude.

Liane et Georges Poirier eurent 8 enfants : Lisbeth, Barthélemy, Lucile, (la mère de Delphine de Vigan), Milo, Antonin, Justine, Violette et Tom.

La mort arriva trop vite dans la famille et n'aida en rien la fratrie pour résoudre leurs questions existentielles. Une après-midi, durant leurs vacances en Ardèche, Antonin tomba avec son cousin, certainement dans une sorte de puits. Il mourut sur place, presque sous les yeux de certains de ses frères et sœurs. Les pompiers arrivèrent trop tard pour le secourir.

Violette naquit quelques semaines après la mort d'Antonin. Le jour de l'accouchement Justine tomba en courant et devait aller aux urgences, car elle s'était cassé les dents.

Il n'était sûrement pas facile pour la fratrie de trouver sa place. Delphine de Vigan décrit une inquiétude chez eux au sujet du ventre maternel qui se remplissait avec un nouveau bébé. *Comment céder sa place de cadet, de privilégié, pour la laisser au suivant ? Comment rester vivant, alors qu'un frère est mort ?*

Peu après ce décès accidentel, Georges rentra un soir à la maison avec un autre enfant, Jean-Marc. Celui-ci avait subi de la maltraitance de la part de sa mère à laquelle avait retirée la garde. Alors, il allait faire partie de la famille. Il était très différent des Poirier, où tous les enfants étaient blonds. Lui en revanche était très brun, mais il avait le même âge qu'Antonin, à quelque mois de près. La fratrie devaient l'accepter, et ce fût plus difficile à faire pour les aînés.

Nous pouvons nous demander si dans cette famille, on n'était pas interchangeable. Un mort fut aussitôt remplacé par un vivant (qui avait repris le même lit et sûrement les vêtements de l'enfant défunt), comme si le vide était impossible à penser et comme si le deuil

pouvait se faire plus facilement si l'absence ou le "trou" aurait été comblé. Et malgré les efforts de "l'effacer", cette perte fut une chose difficile.

Georges s'enfermait de plus en plus en lui-même et travaillait énormément, les enfants ne le voyaient pas beaucoup durant une longue période.

Quelques mois après le décès d'Antonin, Liane et Georges partirent à Londres un week-end, seuls. Leur aînée n'avait qu'onze ans. Les enfants pouvaient s'adresser à la voisine en cas de besoin.

Barthélemy lui, présentait des troubles du comportement et deux ans après la mort de son petit frère, (pour laquelle il se sentait certainement responsable, car il n'était pas là, mais en colonie de vacances), se retrouva (à son insu) dans un hôpital psychiatrique pour un court séjour. Aucun mot n'était dit pour lui expliquer ce qui se passait, ce qui ne fit qu'aggraver la situation et les parents avaient fini par le retirer de cette institution.

Les enfants se retrouvaient ainsi entre le trop et le pas assez, entre le tout ou rien, avec certainement des sentiments de lâchage et des angoisses d'abandon.

Neuf ans après le décès d'Antonin, la famille fut frappée de nouveau par une nouvelle perte. Jean-Marc mourut à l'âge de 15 ans, asphyxié par un sac en plastique qu'on avait trouvé sur sa tête. C'était la seconde mort accidentelle. L'enfant "de remplacement du trou vide" était mort aussi. La famille ne répondit pas à la presse et le drame était vite étouffé, mais il marqua à jamais la famille. Cette mort resta secrète, entourée de non dits. Des années plus tard, Delphine de Vigan apprit par sa tante Violette que Jean-Marc avait des pratiques auto-érotiques masochistes et fétichistes. Il décéda "*lors d'une séance de masturbation où il cherchait à amplifier son orgasme par la suffocation*" (*idem.*, p.141). Il avait un vécu douloureux et traumatique et déraciné de tous repères, c'était certainement lui, qui avait le plus de mal à trouver sa place dans une famille qui n'était pas vraiment la sienne. Il ne put remplacer complètement Antonin et comme lui, il mourut très jeune. Cette fois-ci c'était Milo, le plus proche de lui, qui semblait être le plus touché par ce décès. Jean-Marc mourut un an après la naissance de Tom, le dernier de la fratrie, atteint de trisomie.

Georges ne voulait pas avoir autant d'enfants, car il était difficile de s'occuper d'une si grande famille, mais il en était fier. Ses affaires reprirent bonne route et il se vantait avec sa progéniture et il clamait qu'ils étaient plus intelligents que la moyenne générale.

C'était un homme à femmes et il était très infidèle, mais il revenait toujours au domicile, comme si de rien était. Delphine de Vigan décrit ainsi son grand-père : "*Aucune femme ne peut lui résister, la vie n'avait qu'à se plier à ses désirs*" (*ibid*, p.55).

La famille faisait des sorties en voiture les dimanches et passaient des vacances dans la maison familiale de Liane à Pierremont.

Lucile ressemblait à son père, c'était sa préférée et, d'après les propos de ses frères et sœurs, Georges avait une *passion et fascination* pour elle. Petite, elle faisait des publicités, ce qui aidait la famille à arrondir les mois. Après, ce fut le tour de sa sœur et son frère de se mettre devant les caméras pour poser.

L'adolescence

Les enfants grandissaient, devenaient adolescents et plus autonomes, ce qui fut insupportable pour leur père. Il devint moqueur de leurs goûts et les rabaisait. Il se mettait en colère face à la désobéissance et un jour, ses deux filles aînées, Lisbeth et Lucile, après une telle situation, firent une fugue. Leur père était aller les chercher le lendemain dans leur maison familiale, avec des croissants et les ramena à Versailles, où ils habitaient à cette époque-là. *"Lucile haïssait la toute-puissance de son père, son absence d'indulgence, sa férocité sans limite" (ibid., p.147).*

Lucile n'était pas bonne élève et elle ne s'intéressait pas aux études. Elle s'était même faite renvoyer du lycée et fit une formation de dactylographie. C'était la première à quitter le domicile familial et se maria avec le père de ses filles, Gabriel, à l'âge de 18 ans. Quelque temps après, une émission de télévision, faite en 1968 (diffusée en 1969), consacrée aux rapports entre les adolescents et leurs parents, montra plusieurs familles, dont celle de Liane et Georges Poirier. Certains de la fratrie intervenaient. Lucile raconta ses difficultés au niveau des études et relata sa tentative de fugue non aboutie. Tom ne sortit pas de sa chambre et aucune information n'eut donnée à son sujet. *"Le reportage donne à voir une famille joyeuse, unie, où la priorité a été donnée à l'autonomie des enfants et à l'épanouissement de leur personnalité. Lisbeth, Barthélémy, Justine et Violette sont interviewés les uns après les autres et témoignent tous de la liberté dont ils jouissent : liberté de parler, d'aller au cinéma, de décorer sa chambre comme on l'entend, de circuler et de voyager. [...]"*

Justine a détesté ce film [...]. Elle m'a raconté plus tard dans quel état de malaise et de confusion elle s'était retrouvée au moment du tournage et de quelle manière on lui avait suggéré, si ce n'est dicté [ce qu'elle devait dire]" (ibid., p.162-163). Cette émission mit Justine mal à l'aise, elle était obligée de parler de son père comme si c'était un confident et un ami, ce qu'elle n'approuvait pas. Milo, hors de lui, garda une révolte et une colère contre son père durant son adolescence et certainement jusqu'à la fin de sa vie.

Petit à petit, la romancière va décrire des choses qui l'ont heurtée et la tourmentée. *"J'aurai voulu donner à lire les multiples étés que Liane et Georges ont passés sur les plages du sud, en France, en Italie ou en Espagne, cette capacité que Georges avait de vivre au-dessus de ses moyens, de dénicher des endroits à sa démesure et au moindre coût, d'y entraîner sa tribu, sur laquelle se greffait toujours quelque cousin carencé en globules rouges"* (*ibid.*, p.155). Et pourtant, ce n'est pas ce qu'il va surgir et occuper le devant de la scène dans le livre.

Entre la folie et les suicides... il y a l'inceste

Lucile et Gabriel ont deux filles : Delphine et Manon. Ils se séparèrent et l'infidélité de la jeune femme était mise en avant. Leur aînée était alors âgée de 6 ans. La relation, très conflictuelle entre les ex-époux, fut très difficile à vivre pour les deux enfants. Au début, c'était Lucile qui avait la garde, fortement disputée par les deux parents.

"Nous étions différents, nous ne ressemblions pas aux autres familles" (*ibid.*, p.177) - confesse l'auteure. Lucile avait l'air décalé et un peu négligente, laissant souvent ses enfants se débrouiller toutes seules. Elles déménageaient régulièrement, vivaient seules ou avec un compagnon de leur mère. Au bout de 6 ans, Lucile commençait à vaciller, elle n'allait pas bien. Elle avait perdu un très jeune amant (de presque 10 ans son cadet), avec lequel ils parlaient souvent de la mort et celui-ci se suicida, à l'âge de 21 ans. Et une nuit, se sentant très mal, elle fit appeler sa collègue et amie du travail qui resta auprès d'elle avec son mari durant une bonne partie de la nuit. Lucile avait fumé beaucoup (du cannabis) ce jour-là, probablement en proie aux angoisses importantes. Elle avait terminé l'écriture d'un texte très important pour elle, mais qui l'épuisa. Cette nuit-là : *"Lucile avait échappé de peu à la folie et au suicide. Ce furent ses paroles et c'est ainsi que je les notai, mot pour mot, dans mon journal"* (*ibid.*, p.217). Le lendemain, elle n'était pas capable d'aller au travail et par la suite, elle partagea ce texte avec sa famille (ses parents, ses frères, sœurs et ses filles), dans lequel elle révéla le viol de son père qui aurait eu lieu il y a 16 ans, lorsqu'elle était âgée de 16 ans. *"Le texte est resté lettre morte et Lucile n'a reçu en retour qu'un silence pétrifié"* (*ibid.*, p.223). Quelques mois plus tard, Lucile avait retiré ses propos et l'équilibre familial était de nouveau rétabli. Ses parents s'inquiétaient pour elle. Elle était fragile, fatiguée et élevait seule ses deux enfants. Pour la famille c'était une histoire close, mais des doutes planaient. De haut de ses 12 ans, Delphine de Vigan s'indignait, s'interrogeait, ne comprenait pas pourquoi face à

de telles révélations il n'y eut ni excuses, ni scandales, comment sa mère pouvait continuer à fréquenter ses parents, parler avec son père, comme si ne rien n'était. Et la vie se poursuivait comme si ce texte n'était pas écrit, comme si rien ne s'était passé.

Lucile était prise par un sentiment de honte qui la poursuivit jusqu'à la fin de sa vie. La honte de ce qui lui était arrivée, mais aussi certainement d'être exclue de sa famille, d'avoir franchi un interdit et levé des secrets inavouables. Ces révélations devant la famille faillirent lui coûter la vie et la plonger dans la folie. Alors, elle les avaient retirées.

La manipulation est une facette de l'emprise et devant une attaque, une revendication, au lieu de se défendre, l'accusé va mettre son accusateur sous le projecteur. Le manipulateur ne semble pas être offensé par des accusations, il les évite soigneusement, en adoptant un comportement contraire : il va se préoccuper de l'autre, insistant sur sa fragilité. Très aimable, il gagne du terrain auprès de son entourage et va semer des doutes. *Est-ce qu'on a le droit de l'accuser, est-il vraiment coupable de quelque chose ?*

Et puisque rien ne se passe, l'accusateur capitule et se tait.

Des années plus tard, Lucile avait confirmé à ses filles qu'elle avait dit la vérité, que l'inceste avait eu lieu. Toutefois, même si au fond Delphine de Vigan croyait sa mère, au vue de tous ces événements, elle gardait quelques doutes. Sa mère n'était pas bien et deux ans après avoir écrit ce texte, elle fit une décompensation psychotique (comme sa tante Barbara) et depuis fut hospitalisée plusieurs fois en hôpital psychiatrique.

Delphine de Vigan avait alors besoin d'approfondir ce sujet et elle interrogea la fratrie de sa mère. Tous niaient ce type de faits, en mettant en doute ces paroles d'abus sexuel, du viol. Ils évoquèrent l'adoration de Georges envers Lucile, mais sans croire à un passage à l'acte.

Ce que l'auteure découvrira en revanche dans le témoignage de la plus jeune sœur de son père, ainsi que dans celui de Justine, (l'avant-dernière sœur de sa mère), est que son grand-père avait abusé d'elles, lorsqu'elles étaient adolescentes. La première fois Camille s'était retrouvée dans le même lit avec le grand-père de Delphine de Vigan et un autre cousin. Georges s'était collé fortement à elle, et elle, terrifiée, n'osait pas bouger pendant toute la nuit. Par la suite, il n'arrêtait pas à l'inviter chez lui, à la menacer en lui disant que si elle ne lui cédait pas, il finirait par dire à ses parents comment lors de cette nuit elle s'était frottée à lui et l'avait excité, même si ceci ne correspondait pas à la vérité. Ainsi, sous la pression de Georges et l'insistance de ses parents de le remercier pour la gratitude qu'il avait envers elle et leur famille, elle ne put que céder. Ainsi, elle s'était vite retrouvée au piège, séquestrée pendant un

long week-end avec lui dans la maison de Pierremont et obligée à se plier à ses désirs, ses jeux érotiques et ses punitions. Il n'arrêtait pas à la harceler, à l'appeler, et pour lui échapper, elle finit par partir faire des études à Londres.

Camille et Justine relataient des histoires un peu différentes. Les faits ne s'étaient produits ni au même âge, ni à la même époque. Justine parlait des attouchements, lorsqu'elle avait 18-19 ans, alors que Camille des rapports sexuels forcés vers l'âge de 16 ans.

Toutes les deux décrivirent par contre à ces moments un homme très autoritaire, qui les avait piégées et s'était arrangé pour se retrouver seul avec chacune pendant un week-end. Il était manipulateur et menaçant, exigeant et sous ses menaces, les jeunes femmes avaient cédées.

L'emprise est une relation de soumission à l'autre et (comme nous l'avons vu l'année dernière lors des soirées de l'APSYFA), il s'agit toujours d'une atteinte à l'autre. La souffrance de l'autre n'est pas reconnue par l'agresseur et elle est complètement déniée par lui.

La loi de l'inceste se transmet de génération en génération. Dans les familles, où il y a de l'inceste qui reste secrète, non élaborée, il y a aussi quelque chose de ce traumatisme qui se transmet.

Liane avait un père incestueux et elle trouva un mari qui allait abuser a son tour de ses filles, mais aussi d'autres personnes de leur entourage. Nous pouvons ainsi nous interroger sur la capacité de ces mères à protéger leurs enfants et nous pouvons supposer que Liane savait quelque chose ou au moins avait des doutes, quant au comportement incestueux de son époux. Adulte, Lucile se vantait que son père ne pouvait rien lui refuser, qu'il cédait toujours à ses caprices, surtout en présence de sa mère. *Est-ce que c'était le prix qu'elle lui faisait payer pour son silence et le tort qu'il avait causé à leur fille ?*

Un jour, Manon, la sœur de Delphine de Vigan, âgée à l'époque de 16 ans, très contente de son nouveau maillot de bain, avait remercié son grand-père pour ce cadeau. Celui-ci lui aurait dit : *"si tu es très gentille, tu peux avoir d'autres cadeaux"* (*ibid.*, p.228). La scène, racontée aux cousins, était reprise par eux devant leur grand-mère, en se moquant de leur grand-père, le traitant de "pédophile". Liane avait répliqué sur un ton glacial : *"ce n'est pas bien de raconter des choses comme ça sur votre grand-père"* (*ibid.*, p.229). Cette scène ne s'est jamais reproduite et Manon n'avait pas reçu des avances de Georges.

Dans ses dernières années de vie, Georges s'était transformé en un homme aigri et colérique qui ne supportait de voir que sa femme, son fils Tom, avec lesquels il vivait, ainsi que sa fille Violette. A la demande de cette dernière, il avait enregistré des cassettes, en racontant sa vie. Il avait même faite une dernière, parlant de sa sexualité dont sa fille ne voulait rien savoir et qu'il l'avait alors décidé de détruire.

Violette était aussi celle qui défendait son père le plus. Elle fit même un scandale à Delphine de Vigan, au moment où celle-ci lui demanda une cassette qui lui manquait de l'enregistrement de la vie de Georges (dont elle possédait le double exemplaire). Violette finit par accepter de la lui fournir, mais en insistant qu'elle ne voulait pas qu'on tache le nom de son père, comme si elle avait peur des découvertes, des levres des silences et des tabous qui pourrait nuire à son père, décédé à cause d'un problème d'alcoolisme (syndrome de Korsakov).

La même année dans laquelle Lucile écrivit son texte, son frère Milo se suicida, se tirant une balle dans la tête. Ce suicide, le deuxième déjà dans la liste (après celui de Neals), fut suivi quelques années plus tard par un autre, celui de Baptiste, cousin germain de Lucile, fils de Barbara et Claude, et le père des enfants de Justine.

Nous pouvons émettre une interrogation sur ces suicides. *Si un jour Georges s'était retrouvé dans le lit avec Camille et un autre cousin, avait-il essayé d'abuser uniquement la jeune fille, ou dans sa perversion est-il allé plus loin ?*

Il est très fréquent que les jeunes adultes qui avaient subis des abus sexuels durant leur enfance et/ou adolescence, font des tentatives de suicide, afin de soulager leur souffrance. Les suicides de Milo et Baptiste interrogent. Milo mourut après avoir lu le texte d'abus de sa sœur, dans la même année, en ne laissant qu'un petit mot : *"Je vous demande pardon, je n'ai jamais voulu vivre"* (*ibid.*, p.211).

Dans la famille, il circulait la question d'un pacte entre les quatre : Lucile, Neals, Milo et Baptiste, un pacte "mythique" de suicide, auquel le reste de la fratrie n'y croyait pas vraiment, mais qui restait quelque part la seule explication pour leurs actes. Il est un peu incertain ce qui les avait conduit exactement à se suicider, mais les quatre finirent par faire ce passage à l'acte : les hommes utilisant une arme à feu, Lucile, en avalant des médicaments.

Il est important de souligner que Delphine de Vigan ne parle pas de tentative de suicide ni de Camille, ni de Justine, elles aussi pourtant abusées sexuellement par son grand-père. Cela rend ces questions encore plus complexes et nous incite à rester très prudents quant à une grande généralisation de ces hypothèses.

La génération suivante

Dès l'âge de 12 ans, Delphine de Vigan avait peur pour la vie de sa mère, mais elle ne pouvait pas imaginer ce qui allait leur arriver. Sans se douter de rien, un an plus tard, elle, son père, sa sœur et sa belle-mère avaient joué à reproduire un jeu télévisé, qu'ils avaient filmé. Elle incarnait le personnage d'une écrivain, Jeanne Champion, qui se faisait interviewer sur sa vie professionnelle, l'alcoolisme de son père, les internements de sa mère en hôpital psychiatrique. Ils s'amusèrent beaucoup lors de ce moment, sans savoir à quel point cette histoire les concernait et allait plus ou moins se reproduire dans leur famille.

Un an plus tard, une vraie émission, *Apostrophes*, de janvier 1980, allait se graver dans leurs esprits, lors de laquelle, Barbara et Claude parlèrent de leur livre et de leur réussite face à la maladie mentale (psychose maniaco-dépressive) de sa grand-tante. Quelques jours après, Lucile, en proie d'un grand délire, lors duquel elle tenta d'emplanter des aiguilles d'acupuncture dans les yeux de sa propre fille, Manon, (puisque'elle était persuadée qu'elle avait des dons divinatoires), fut hospitalisée à l'hôpital psychiatrique Sainte-Anne, à Paris. Suite à cela le père obtint la garde des enfants. C'était le 30 janvier 1980. Un premier internement, suivi par d'autres. Le second eut lieu trois ans plus tard, lorsque Delphine avait 17 ans. A cette âge-là, la jeune fille commença à vouloir perdre du poids. A sa majorité, elle s'inscrivit faire des études et revint vivre avec sa mère, puis chez des amis. Elle continuait à maigrir et à 19 ans, fit un épisode d'anorexie très sévère. Elle était tellement maigre, qu'elle arrivait à peine à marcher : *"Jusqu'à sentir la mort dans mon corps. C'est d'ailleurs précisément ce que je voulais, ressentir la mort dans mon corps"* (*ibid.*, p.303). Ce n'était qu'alors, qu'elle accepta d'aller à l'hôpital, afin de ne pas mourir. Elle était presque dans un état comatique. Pourtant, elle avait peur de manger, de perdre le contrôle sur son corps. Elle avait un besoin très fort d'emprise sur lui.

Plusieurs facteurs avaient certainement entraînés cette maladie, pour laquelle elle fut hospitalisée durant plusieurs mois : le mal être, la souffrance du déchirement entre ses parents et leur conflit incessant, la maladie de sa mère, l'alcoolisme de son père (qu'elle ne dénonce que dans son livre *"Jours sans faim"*), le sentiment de non existence. Dans cet ouvrage *"Jours sans faim"*, qui est en partie autobiographique, Delphine de Vigan change les noms des protagonistes et écrit d'elle en troisième personne. Concernant un autre personnage, une autre jeune fille anorexique, elle écrivit : *"Elle étouffait. Elle n'avait plus de place pour exister, dans le regard de ses parents, dans ce désir de leur plaire, dans cette quête de réussite, de*

perfection qu'elle avait faite sienne. Au début, elle voulait seulement rétrécir un peu, pour se soustraire à cette emprise, et puis un jour elle avait voulu disparaître" (D. De VIGAN, Jours sans faim, p.72). Même si elle introduit un autre personnage, nous pouvons imaginer qu'elle parlait d'elle-même, qu'elle aurait pu éprouver les mêmes choses. Elle exprima sa souffrance sous la forme de l'anorexie, fixée sur son corps.

Rachel, une femme anorexique témoigne "ça n'a rien à avoir avec la nourriture, ce sont des problèmes cumulés à un traumatisme, un besoin de contrôle et une absence d'estime de soi"(témoignage pris sur internet).

Delphine de Vigan parle aussi de la honte, la sienne cette fois-ci, celle d'abandonner sa sœur qui vivait encore chez leur père, devenu colérique, tyrannique, exprimant ouvertement la haine envers Lucile. Une honte aussi "de ce qu'elle est, de ce qu'elle n'est plus...[...]. Elle est tombée malade, elle aussi, malade comme eux, malade dans sa tête. La pire des choses. La grande sœur, la bonne élève, qu'est-partie-faire-de-brillantes-études-à-Paris, s'est méchamment pris les pieds dans le tapis. Elle se vantait à voix haute d'avoir tout encaissé, tout digéré, elle avait chaussé ses bottes de mille lieues pour se barrer loin de tout ça, pour affronter le monde. Jusqu'au jour où cette enfance blessée lui est remontée d'un seul coup. Acide. Elle avait beau mâcher, ruminer, déglutir, ça ne passait plus. Elle croyait qu'elle était quitte, qu'elle avait eu sa dose. Elle croyait qu'elle pouvait s'en tirer comme ça, presque indemne, à peine un peu plus sensible, mais elle n'en finissait plus de faire rouler dans sa bouche ces petits morceaux d'enfance comme des cailloux terreux qu'elle refusait de cracher. Elle ne voulait pas grandir, comment peut-on grandir avec ces blessures à l'intérieur de soi ? Elle voulait combler par le vide ce manque qu'ils avaient creusé en elle, leur faire payer ce dégoût qu'elle avait d'elle-même, cette culpabilité qui la liait encore à eux" (D. DE VIGAN, Jours sans faim, p.78).

Et elle parle aussi que vivre lui coûtait à ce moment-là un très grand effort, tout comme c'était le cas à plusieurs reprises pour sa mère.

Nous pouvons faire un rapprochement entre la souffrance de sa mère et la sienne, la difficulté à rester en vie, la honte et la trace qu'elle laisse dans le corps. Serge Tisseron écrit que "l'enfant intériorise la honte du parent comme une manière de lui rester lié et aussi, souvent, de réaliser imaginativement le désir de le guérir. Cette attitude est fondée sur une illusion de toute-puissance et de contrôle omnipotent" (S. TISSERON, Les secrets de famille, p.57).

L'incestualité est liée aux affects de la honte et de culpabilité qui se retrouve dans des liens tyranniques. D'après Vincent de Gaulejac : *"la honte psychique concerne l'estime de soi. Elle marque une expérience d'effondrement intérieur lorsque le moi n'est plus digne face aux exigences de son idéal (A. CICCONE & A. FERRAT, Honte, culpabilité et traumatisme, p.13).*

Chez Lucile, il y avait d'abord une honte physique, une effraction traumatique dans le corps qui est l'inceste et qui par la suite devint une honte psychique intériorisée et non élaborée. A la génération suivante, pour sa fille Delphine, c'était une souffrance et une honte psychique.

Albert Ciccone et Alain Ferrat écrivent que souvent, lorsqu'un ancêtre dans une famille était coupable d'actes restés secrets, laissant ainsi se déployer chez ses enfants ou dans les générations futures un vague sentiment de honte, celle par exemple d'être né dans cette famille. Serge Tisseron rappelle que la humiliation et la honte se cachent dans les liens d'emprise.

Delphine de Vigan n'arrivait pas à se délier des liens d'emprise de l'histoire de sa famille et des relations avec ses proches. Elle eut du mal à exprimer verbalement tout ce poids qui lui pesait et ne le fit alors qu'à travers l'anorexie mentale. Celle-ci servit alors de contrôle et de maîtrise, de l'emprise non seulement sur son corps, mais surtout pour mettre à distance les ressentis et les émotions, tout ce qui pourrait faire mal. Alors *"elle comprend que son corps n'était plus capable de ressentir autre chose que la peur et le froid...[...]. Dans cette quête insensée, passionnelle, elle cherchait l'isolement, l'indifférence aussi. Ne plus pleurer, ne plus entendre, ne plus sentir "* (D. DE VIGAN, *Jours sans faim*, p.74).

La pulsion de mort céda cependant à la pulsion de vie, qui prendra le dessus. Delphine de Vigan arriva à reprendre du poids et sortit de l'hôpital. Elle ne fit plus aucune crise d'anorexie.

Elle fut par contre hospitalisée deux ans plus tard pour une crise de foi. A ce moment-là, sa mère fit de nouveau une crise et était internée en psychiatrie. Lucile eut des périodes de stabilisation et des moments de rechutes, avec des hallucinations et des délires. L'écrivain dit que le délire avait permis à sa mère de céder à la honte. Comme si se "réfugier" dans la maladie mentale, pouvait lui permettre d'oublier son passé, son histoire, ses actes. Mais oublier fut impossible et la romancière écrit qu'au délire succéda la honte, *"...une honte poisseuse et coupable qui ne la quitterait jamais"* (D. DE VIGAN, *Rien ne s'oppose à la nuit*, p.264).

Lucile écrivit qu'elle voulait mourir jeune. Elle voulait avoir un corps abîmé, ne soignait pas ses dents, voulait avoir une maladie incurable. *"Lucile n'a rien aimé tant que boire, fumer et s'abîmer"* (*idem.*, p.354). Elle oscillait entre la vie et la mort.

Lucile reprit ses études et devint assistante sociale. Après la publication de son premier livre *"Jours sans faim"*, Delphine de Vigan se rendit compte que sa mère avait écrit aussi des textes qu'elle voulait publier, mais elle n'eut que des refus des maisons d'éditions. Cela l'interrogea sur son propre désir d'écrire et si ce n'était qu'une continuation de ce que sa mère voulait faire. Toutefois, elle n'eut pas cette impression et elle sut qu'elle écrivait par une autre nécessité, en lien avec sa famille, la maladie de sa mère, ses propres histoires et souffrance.

Delphine et Manon fondèrent à leur tour une famille et eurent des enfants. Alors qu'elle était une mère distante et plutôt absente, Lucile se transforma en une grand-mère surprotectrice et très inquiète pour ses petits-enfants. Elle avait peur qu'ils n'attrapent froid. Elle voyait des pédophiles et délinquants sexuels partout.

Ne voulait-elle les protéger de quelque chose dont elle-même ne put être protégée?

A 60 ans Lucile fit une dérogation pour continuer à travailler, car elle n'avait pas toutes ses annuités et ne pouvait pas bénéficier d'une retraite convenable. A ce moment-là on découvrit une tumeur. Elle était paniquée et dépassée par ce qui lui arrivait et ne voulait pas se soigner. En même temps, on découvrit que sa mère, Liane, était atteinte d'un cancer du pancréas dont elle mourut peu après. Justine et Violette s'étaient installées chez leur mère lors des dernières semaines de sa vie. Elles ne souhaitaient pas que leur sœur vienne immédiatement après le décès, car elles voulaient annoncer la nouvelle à Tom (qui vivait dans un foyer), sans la présence de Lucile. Delphine de Vigan dût défendre sa mère auprès de ses tantes les droits de Lucile d'être auprès du corps de Liane.

De façon inconsciente, n'étaient-elles pas en train de reproduire quelque part ce que la fratrie avait vécu dans le passé où il avait toujours un absent au moment du décès (d'Antonin et de Jean-Marc) ?

De retour de l'enterrement de Liane, Lucile se cassa un pied. *"Elle a vu la preuve que son corps foutait le camp, qu'il se décomposait"* (*ibid.*, p.381). Pourtant les résultats de ses examens étaient bons, elle avait pu combattre la maladie. Cette maladie qu'elle avait tellement espérée, une fois qu'elle rentra réellement dans sa vie, lui fit très peur et la dépassait.

Lucile se suicida peu de temps après, fin janvier. Elle fut découverte morte par sa fille Delphine le 30 janvier, le même jour où elle eut sa première grande crise qui l'avait conduite à l'hôpital psychiatrique.

Cette date du 30 janvier, *"C'est quelque chose qui est ancrée dans la mémoire du corps"* (ibid., p.256), explique l'auteure. *"On avait beau à grandir et faire son chemin et construire sa vie et sa propre famille, il n'y avait rien à faire, on venait de là, de cette femme ; sa douleur ne nous était jamais étrangère"* (ibid., pp. 384-385).

Conclusion

Delphine de Vigan ne savait ni ce qu'elle allait découvrir en faisant ses investigations sur sa famille et le passé de sa mère, ni vers quoi elle se dirigeait au début de son roman, mais elle eut besoin de poursuivre et de finir son ouvrage, au risque de devenir le traître de la famille, comme avait failli le devenir sa mère, en levant les tabous.

L'écrivain arriva de façon très fine à transcrire et dévoiler une histoire complexe, où la honte et la culpabilité sont intriquées dans les relations d'emprise et de manipulation. Elle fit un parallèle entre la vie de sa mère et celle de Gérard Garouste (sur lequel un exposé a été présenté l'année dernière dans le cadre des Jeudis de l'APSYFA par Annette Desclaux), le célèbre peintre, né la même année que Lucile, présentait comme elle des difficultés scolaires, souffrait de la même maladie et était hospitalisé plusieurs fois en hôpital psychiatrique. Lui aussi souffrait beaucoup de la tyrannie de son père, mais lequel, différemment de Georges, était nazi et antisémite. Garouste s'enfermait dans sa maladie, en souhaitant perdre son identité, refusant ainsi de s'inscrire dans la lignée de son père. D'ailleurs il épousa une femme d'origine juive et étudia le thora dans lequel il trouva une paix intérieure, se détournant complètement du catholicisme, essayant ainsi de s'éloigner de ses origines et de réparer la faute de son père qui avait profité des biens des juifs pendant la seconde guerre mondiale pour faire sa richesse. Même si les vies de Lucile et Garouste étaient très différentes, ils étaient tous les deux pris par le sentiment de la honte et de la culpabilité au regard de leur père.

Serge Tisseron écrit que les enfants, soumis aux secrets familiaux essaient de donner du sens à ce qu'ils éprouvent, mais puisque les parents ne sont pas disponibles pour parler avec eux des traumatismes enfouis, il est possible que des signes, notamment somatiques, se manifestent en réponse aux douleurs psychiques.

La honte chez Lucile de façon déformée s'était transmis chez sa fille et avait laissé des traces dans le corps (l'épisode anorexique, l'éprouvé corporel du 30 janvier chez Delphine De Vigan...).

"Je ne me suis jamais vraiment intéressée à la psychogénéalogie ni aux phénomènes de répétition transmis d'une génération à une autre qui passionnent certains de mes amis. J'ignore comment ces choses (l'inceste, les enfants morts, le suicide, la folie) se transmettent.

Le fait est qu'elles traversent les familles de part en part, comme d'impitoyables malédictions, laissent des empreintes qui résistent au temps et au déni" (ibid., p.260).

La circulation des secrets dans les familles questionne avant tout les modalités de leur transmission. Lucile ne put pas construire un récit de sa vie, de son enfance pour pouvoir la raconter à ses enfants. Beaucoup de choses se transposent et se répètent de façon peu déformée d'une génération à l'autre, celle de Liane et la famille qu'elle fonda : les deuils dans la fratrie, la maladie mentale et l'inceste...

Comment transmet-on alors quelque chose qui ne se dit pas et ne se sait pas, qui n'est pas représenté, qui n'est pas représentable ? Serge Hefez explique que la lacune dans le psychisme du parent va se transmettre à l'enfant sous forme d'un « vide » dans ses possibilités introjectives. C'est un "vide" de sens très aspirateur d'émotions, alors que ce sont justement celles-ci qui font défaut dans les perceptions du parent et qui mettent son psychisme en danger... Ce sont des traumatismes restés (comme le nomme Bion), à l'état brut dans l'inconscient des parents et qui n'avaient pas la possibilité de se transformer en éléments alphas, en une transformation et une élaboration des éléments traumatiques. Et c'est ainsi qu'ils traversent les générations. Comme il est difficile de les transformer, ils restent enkystés et se transmettent de génération en génération, où nous retrouvons une répétition des deuils, une incapacité des mères à protéger leurs enfants, de l'inceste, de la folie.

Dans cet exposé j'ai essayé de retranscrire l'histoire de Lucile et sa fille, en incluant cet élément non négligeable de l'inceste, afin de parler de la relation d'emprise et de la honte, de la transmission, des répétitions d'une génération à l'autre. Une relation d'emprise qui est ancrée dans le corps et fait effraction, qu'on retrouve ensuite à la génération suivante à travers un mal être et une crise d'anorexie chez l'écrivain à l'âge de 19 ans.

Malgré la fragilité de Lucile et Gabriel, il y a quelque chose des valeurs et des normes sociales qui put être transmis chez leurs filles, Delphine et Manon. Cette chaîne de répétitions toxiques des traumatismes et de relations d'emprise put alors être brisée et c'était ce que Delphine de Vigan fit à travers un travail personnel et l'écrit de son livre.

Très souvent, par respect du silence de leurs parents, les enfants acceptent de garder le secret (ou en tout cas de le garder le plus longtemps possible). Delphine de Vigan, comme tant d'autres auteurs, ne lève les secrets douloureux qu'après la mort de sa mère.

Albert Ciccone parle de la honte et de la culpabilité existants en chacun, mais encore plus présents dans des situations traumatiques. Pour lui, la narration de tels témoignages permettrait de dépasser le sentiment de la honte (du traumatisme), en le partageant avec le public. La honte pour lui est une souffrance de l'intersubjectivité et il ajoute : *"ce qui soigne dans le fait d'écrire, de rendre publique son histoire traumatique, c'est le partage de l'histoire"* (A. Ciccone, Congrès 2010).

A travers son ce livre *"Rien ne s'oppose à la nuit"*, la romancière essaie de comprendre mieux sa mère, sa maladie, son suicide, mais aussi de lui rendre hommage et surtout de rendre public les secrets de famille, en donnant la légitimité de la parole de sa mère.

BIBLIOGRAPHIE

CICCONI A. & FERRANT A. (2009), Honte, culpabilité et traumatisme, Paris, DUNOD

GAROUSTE G. (2009), L'intranquille, Paris, Ed. L'Iconoclaste

TISSERON S. (2011), Les secrets de famille, Paris, Collection Que sais-je?, Ed. PUF

DE VIGAN D. (2009), *Jours sans faim*, Paris, Ed.s J'ai lu, 2001

DE VIGAN D., (2011), *Rien ne s'oppose à la nuit*, Paris, Livre de poche, Ed. Jean-Claude Lattès, 2007

Colloque organisé par l'AGEP : "Inceste : scènes de famille", Bordeaux, 15-16 octobre 2015

Exposés

DESCLAUX A. "A propos de *L'intranquille* de Gérard Garouste", les Jeudis de l'APSYFA, Bordeaux, 14 avril 2015

LEGOURSKA E. " Secrets de famille ou Le fantôme qui voulait sortir du placard ", les Jeudis de l'APSYFA, Bordeaux, 20 janvier 2011

LEGOURSKA E. "L'écriture, un voyage vers soi et vers l'autre", Exposé lors des Prix pour le Concours de récits Napoli racconta/Naples raconte, Naples, octobre 2014